

Lo boun'ami à la Luise Tsallet

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200972>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

On les mène faire des emplettes
Les poulettes,
Ou bien au lac r'garder les mouettes
Et comme on pige les percouettes...;
Le long du quai... le long des bancs,
— P'tit troupeau de p'tits bonbons blancs —
Elles font toujours les mêmes trottées
Les poulettes.

II

L'hiver, on monte à Sauvablin,
Ell' sav' que sur l'étang trop plein
On ver'ra pointer des casquettes
Les poulettes!
Mais derrière elles — souvent blettes —
Vont leurs bergères sans houlettes,
Tant craintives des pantalons!
Alors « leurs » espoirs bleus s'en vont...
Elles... n'ont pas peur des culottes,
Les poulettes!

III

Ell' savent Molièr', comme on peint,
Jouer du Godard ou du Chopin
(Par cœur ou bien avec les notes)
Les poulettes;
Blondes, brunes, minces, boulottes,
Y en a des tas, y en a des flototes!
Fraîches et ros', puis vous savez,
Ell' savent aussi pyrograver
Des cadr' ou des porte-allumettes,
Les poulettes!

IV

Scheler, Schilling,... un récital,...
Dalcroze,... — quand il est moral —
On les mène par bandeslètes,
Les poulettes;
L'anglais, le barn et les raquettes,
Ça marche comm' sur des roulettes;
Les verb' en « ir », les mots en « eux »
Et quand elles rentrent « chez eux »
Elles sont presque polyglottes,
Les poulettes!

PIERRE ALIN.

KURSAAL. — Aujourd'hui, samedi, et demain, en matinée et le soir, *dernières représentations du Cercle de la mort*. Nouveaux débuts. Les personnes qui n'ont pas encore vu le « Cercle de la mort » feront bien de ne pas manquer l'occasion qui, exceptionnellement, leur est offerte d'aller applaudir cet exercice dont la hardiesse est stupéfiante. L'athlète *Mayer* et ses deux élèves exécuteront de nouveaux exercices; ils soulèveront entr'autres une plateforme sur laquelle auront pris place quinze personnes.

Lo boun'ami à la Luise Tsallet.

Quand l'è que lè felhies arrevant pè vè sèze
à dize-sate ans, lài a pas: lau faut on boun'-
ami, dâi iadzo, mimameint, s'ein tignant dou.
Et pu, quand bioissant lau dize-nâo ans, se ne
sant pas encora mariaie, craiant tot lo drâi
que sant fête po dâi vilhie felhie à bîn que
n'ant pas met dâi z'haillons que lè fant galéze.
L'è adan que lè faut vèze. Ie quemeinçant à
betâ dessu lau tita lo plie biau tsapi que
pouant trovâ tsi la tsapalire, avoué dâi riban
de tote lè couleu, on bocon arc-en-ciè, dâi
fliâo, que sè-lo mè; se lài astiquâvant assebin
dâi pesseinhî à dâi lâitron, on crâirâi pardieu
que portant onna lece* à on courti eintre lè
duve z'orolles. Ie doûtant assebin lau cazvinka
dâi z'autro iadzo, et pu sè mettânt à la mouda:
ie t'einfattant quie on affère avoué dâi mandze
asse lardze que seimbliie adi du lliên que
l'ant dâi z'ale et que vant s'einvolâ. Et lè solâ!
salut lè ressemèladzo, lau faut dâi pioulets, vo
sède prâo, de cliau chargues que fant piou...
piou... quand on martse. Assebin, se on vâi
allâ à prido iena que ne lài va pas dè cou-
touma, on pâo sè dere: « Volliâi-vo frèma que
la Charlote l'a dâi solâ nâovo, ie va à prido. »

* lece = plate-bande, jardin.

Et pu ein apri, se l'hommo que l'atteindant
n'è pas encora vegniâ du lè montagnes de der-
râi, mettânt oquie dinse su lè papâi: « Une de-
moiselle, jeune et jolie, désirerait faire la con-
naissance d'un monsieur riche et beau. Ce
serait pour le bon motif. »

La Luise Tsallet avâi fè assebin tot cein que
faut por coudhî trovâ on'hommo, ma, vouah!
pas mè que de cheveux dessu la tita à noutron
dzudzo. L'ire portant prâo galéza, ma pas on
batz dein son forâd, et, ma fâi, sein z'ètius min
de tsermalâ.

On dzo, sè décide à allâ tant que vè lo pèta-
bosson.

— Vigno por mè mariâ, vo faut m'ècrire
dessu voutrè lâvro.

— Bin se vo volliâi, mâ io è-te voutron
boun'ami, se lài dit lo pètabosson, porquie
n'ète pas vegniâ avoué vo?

— Mon boun'ami! L'è que ein é min.

— Mâ, ma pourra damusalla, sède-vo pas
que faut veni dou?

Et la Luise qu'ire vegniâte asse rodze que
la roba dau boriâu de Mâodon lai fâ adan:

— Je crayé que la coumouna fournessâi tot
cein que faut.

MARC A LOUIS.

Miettes de bon sens.

Il ne faut pas renoncer aux semilles à cause
des pigeons.

On ne voit plus beaucoup de gens mourir
de faim, mais on en voit encore plusieurs mou-
rir d'indigestion.

La queue du diable.

M. Alfred Ceresole a fait, il y a une quinzaine de
jours, à Lausanne, sous les auspices de la Société
des Jeunes commerçants, la causerie que nous
avons annoncée. Cette causerie, que l'on avait à
juste titre appelée « soirée vaudoise », eut un très
grand succès; le nom seul du conférencier en était
un sûr garant. Dans le programme, figurait, entr'au-
tres, sous le titre: « Curieuse légende », une lettre
 inédite au *Conteur*, inspirée par une boutade de
notre numéro du 6 janvier. Un des auditeurs, M. F.
Sp., ignorant sans doute que nous avions eu,
comme lui, le plaisir d'entendre M. Ceresole, nous
adresse un court résumé de la dite lettre. Ces quel-
ques extraits, écrits de mémoire, donneront certai-
nement à nos lecteurs le désir de lire en entier cette
amusante fantaisie, trop longue malheureusement
pour être publiée dans le *Conteur*, mais qui figu-
rera, sans doute, dans le prochain volume de M.
Alfred Ceresole.

Mon cher Conteur,

Que je t'aime! surtout quand tu nous sers
du patois. Tu défends la bonne cause, tiens
bon; aie ton âme à toi; garde-toi d'imitation;
voilà quarante-deux ans que tu restes le même,
ayant toujours une place pour nos vieilles lé-
gendes, pour notre bon vieux patois. Tiens
bon! je serai toujours avec toi.

Dans ton numéro du 6 janvier dernier, tu
nous contes l'histoire du diable précipité du
ciel sur notre pauvre planète.

L'endroit où il tomba se trouve entre le can-
ton de Vaud et celui du Valais et porte un nom
caractéristique, en souvenir de cette malencon-
treuse chute: Les Diablerets.

Tu nous dis aussi que sa tête tomba en Es-
pagne, d'où la fierté rageuse des gens de la
Vieille-Castille. Ses mains tombèrent en Tur-
quie, d'où la rapacité féroce des sujets du sul-
tan.

Son cou roula en Italie, d'où l'amour si
communicatif des mangeurs de macaronis.

Sa bedaine arriva en Allemagne, d'où l'ap-
pétit glouton des mangeurs de choucroute.

Ses pieds restèrent en France, ce qui fit les
Français légers et coureurs.

Et tu conclus, mon cher *Conteur*, en deman-
dant: « Et pour la Suisse, que resta-t-il? »

— Mais oui, mon cher, nous en eûmes aussi
notre part, du diable. Et il y en eut pour tous,
de Genève à Bâle et de Chiasso à Constance;
il y en eut même pour ceux des bords de
la Louve et du Flon, que tu connais bien. Et je
te promets, qu'en janvier surtout, lorsqu'ar-
rivent les notes des fournisseurs et les bor-
dereaux d'impôt, nous ne nous demandons
plus si nous avons été oubliés dans le partage.
Attelés à notre part, nous ne sentons que trop
le prix des faveurs sataniques.

Ce qui nous échet en partage, tu l'as deviné,
mon cher *Conteur*, c'est... la queue du diable.

Gens de tous rangs et de toutes classes, qui
tirent,... tirent,... tirent cette queue.

Que de gouvernements, dont les caisses
souffrent de courants d'air; que de ministres,
en quête d'un équilibre financier, tirent cette
queue au contact dur et réfrigérant! Faut-il
que cet appendice infernal soit solide pour
qu'il n'ait pas encore cédé depuis si longtemps
que nous sommes des milliers à le tirer!

Oh! vous qui envoyez vos notes, songez à
cette noire queue, songez aux poètes rappelés
brusquement à la prose de la réalité pour
s'atteler à ce rugueux appendice.

Mon cher *Conteur*, il y a chez un de mes
voisins un grand dessin, comme une fresque,
auquel je repense en songeant à la question
que tu nous poses. Ce dessin représente toute
la famille alignée en une attitude puissante et
vraie, et tous, depuis le grand-père jusqu'au
petit-fils, tous tirent le diable par la queue.
Quelle ardeur! on sue rien qu'à les voir tirer!

Ce dessin m'a rendu rêveur et sais-tu ce que
j'y ai vu? J'y ai vu le portrait de toute la fa-
mille vaudoise qui, depuis le Centenaire et le
Festival, tire le diable par la queue avec un
ensemble admirable.

Passe-temps.

La réponse à la charade de notre numéro du 13
février est *pic-bois*. Seulement deux réponses jus-
tes: M^{me} Lise Michel, route de Carouge, Genève;
M. A. von Gunten, hôtel du Cerf, à Faoug. — La
prime est échuë à M^{me} Michel.

Enigme.

J'aborde d'un air gracieux
Le mortel à qui je m'adresse.
Très souvent, à ma politesse,
Il répond en baissant les yeux.

J'ai mille tours ingénieux,
Pour le bonheur, pour la tristesse;
Mais, par excès de gentillesse,
Je puis devenir ennuyeux.

J'ai droit de m'adresser aux princes,
Je suis de toutes les provinces,
Ainsi que de chaque saison.

Vous qui cherchez à me connaître,
Mille fois vous m'avez fait naître,
Par politique ou par raison.

Tout lecteur du *Conteur* a droit au tirage au
sort pour la prime.

THÉÂTRE. — Le mélo est mort et bien mort;
à Lausanne, tout au moins. Les spectateurs du di-
manche qui — prétendait-on — ne voyaient rien de
plus beau que le mélo, où l'on tire force coups de
fusil et où l'on massacre en grand, lui préférèrent
maintenant de beaucoup la comédie nouvelle, ac-
compagnée d'un amusant vaudeville. C'est à M.
Darcourt que nous devons cet heureux progrès. Il
n'a point voulu que seul le public du jeudi goûtât
les nouveautés de choix qu'il nous donne cet hiver;
il les répète le dimanche. Ainsi, demain, deuxième
de *La Sorcière*, de Victorien Sardou, le grand
succès actuel, que Lausanne est la première à ap-
plaudir, après Paris.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.